

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 40

Artikel: Le tour du lac en 1845 : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Je bois à qui remplit mon verre.
Voilà mon couplet ; dis le tien.

LA MOTTE.

LES BOLETS

Sevrés de jouissances tout l'été, à cause de la sécheresse, les champignonistes se ratrappent. Rarement ils ont vu poussée de bolets aussi belle que ces jours-ci. Ils n'ont qu'à se baisser pour en prendre. Partis avant l'aube, ils regagnent la ville, exténués mais glorieux, avec des charges de vingt et trente kilos. L'un d'eux, avant-hier, se vantait même d'avoir fait une journée de 150 francs. A 3 francs le kilo, compétez combien il en avait. On nous cite un marchand de comestibles qui en a déjà acheté une tonne. Il les sèche ; car le bolet sec se conserve admirablement. Il en faut peu pour relever une sauce, parfumer la viande ou le riz. D'aucuns préfèrent les consommer frais. C'est un met délicat et savoureux, à condition de ne pas leur enlever leur arôme subtil en les bouillissant comme on le fait des champignons douteux.

On compte plusieurs espèces de bolets. « Dans les forêts du canton de Vaud, il y en a bien une demi-douzaine, dit le docteur Bourget ; mais tenez-vous-en au « bolet comestible » (*Boletus edulis*), celui qui est appelé « cépe » en France ; c'est le plus répandu, le plus facilement reconnaissable et le meilleur.

« Une demi-journée passée dans les bois du pied du Jura suffit pour en récolter des paniers pleins.

« Dès le mois de juillet au mois d'octobre, il montre son chapeau brun, feutré en dessous par les tubes caractéristiques, jaunâtres ou grisâtres.

« Ne récoltez pas les exemplaires trop gros, qui sont plutôt coriaces. Comme il y en a assez, contentez-vous de ramasser les plus jeunes. Ils sont beaucoup plus tendres et plus parfumés ».

La forêt n'est pas le seul asile des bolets. On en rencontre aussi dans les chemins herbeux et dans les hautes prairies. Même, il nous est arrivé d'en découvrir toute une colonie, sous des cerisiers, à deux pas de Savigny.

Quand foisonnent les bolets, comme maintenant, il est des gourmets qui dédaignent tous autres champignons. Ils se les font servir « au blond », coupés en carrelets, ou encore en vol-au-vent, en « bouchées à la reine », en croûtons formés du chapeau et dont la farce, assaisonnée de fines herbes, est faite du pied émietté. Cette dernière manière est celle des cèpes à la bordelaise, chantée par Monselet dans le sonnet que voici :

LES CÉPES

Dans son œuvre aux grosses couleurs,
Paul de Koch dit : « Vivent les crêpes ! »
De son côté, l'auteur des *Guêpes*¹
Dit : « Vivent la mer et les fleurs ! »

J'ai mes goûts comme ils ont les leurs ;
Je franchirais forêts et steppes
Pour savourer un plat de cépes,
Mais de Bordeaux et non d'ailleurs.

Vivent les cépes ! Ma narine
Croît les sentir dans la bassine
Pleine d'huile et d'ail haché fin.

O saveurs ! ô douceurs, ô joies !
De la terre ce sont les foies,
Et par eux renait toute faim !

Le bolet n'est pas moins apprécié des humbles consommateurs que des gastronomes. C'est le ragoût de veau des pauvres diables, et il ne leur coûte rien, puisque la nature le leur abandonne. Cette largesse, malheureusement, est éphémère. Aussi, faut-il voir, le dimanche matin, les kyrielles de citadins, à pied ou en tram, qui se répandent dans les forêts. Ceux-là aussi doivent s'écrier : « Vivent les bolets ! » Ils ré-

coltent d'ailleurs avec un même amour chantelles, lactaires délicieux, pieds de mouton et mousserons de toutes nuances. Dame ! ce seront peut-être bientôt les seules victuailles qu'on pourra se procurer sans cartes.

V. F.

Un truc. — Dernièrement, chez un cordonnier de Lausanne, un client essayait une paire de chaussures nationales. « Elles vont admirablement, dit-il, en frappant plusieurs fois par terre, chaussé des deux souliers neufs. Soudain entre un quidam à la mine furieuse :

« Ah ! vous voilà, espèce de malotru ! » criait-il à l'acheteur en lui appliquant un formidable soufflet ; puis il se sauva à toutes jambes.

« Oh ! oh ! rugit l'autre, je te rattraperai bien ! » Et de s'élancer à sa poursuite.

Le marchand attend encore son argent, car c'étaient deux adroits filous. (Authentique.)

C. P.

LE Z'ÉCOCHEÜ

(*Patois du Bas-Valais*)

A, à, à, no fô portâ denâ
A ceu quattro grô temiplâ
Que fazon patin, patâ.

A, à, à, no fô portâ denâ.

E, é, é, no a fallu dzerbé
Po povai inmatielé
Lé pezète et lé râné.

E, é, é, no a fallu dzerbé.

I, i, i, no fôdré no z'impli ;
Se n'in rinque de seri,
Saré vito dedzeri.

I, i, i, no fôdré no z'impli.

O, o, o, n'in tant medzia de gremô,
Avoui tant d'ordzo pelô,
Que no no sin tot conslò !

O, o, o, n'in tant medzia de gremô.
U, u, u, n'in fenamein tot byu,
Car l'on v'in jamais panslu,
Comme quan on a bien battu.

U, u, u, n'in fenamein tot byu.

Chanson populaire.

(*Traduction*)

Les batteurs en grange.

A, a, a, il nous faut porter dîner
A ces quatre gros gaillards,
Qui font patin, pata, a, a, a...

E, é, é, il nous a fallu taper
Pour pouvoir écraser
Les poisettes et le colza é, é, é.

I, i, i, il nous faudra nous remplir ;
Si nous n'avons que du séré,
Il sera vite digéré, i, i, i.

O, o, o, nous avons tant mangé de noyaux
Avec tant d'orge pilé,
Que nous sommes tout gonflés, o, o, o,

U, u, u, nous venons de boire tout,
Car on n'est jamais si pansu
Que lorsqu'on a bien battu, u, u, u.

Le bourreau. — Un industriel lausannois que ses affaires amenaient souvent en Valais, descendit un jour dans un village où il n'y avait qu'une méchante auberge. Les trois uniques chambres en étaient occupées quand il arriva. « Mais, lui dit l'hôtesse, il y en a une avec un très grand lit ; vous pourriez le partager avec le jeune homme qui l'a retenu ».

Après souper, le voyageur monte dans la dite chambre ; il y trouve le jeune homme dormant profondément. « Diable ! se dit-il, comment faire pour qu'il me laisse toute la couche ? » Soudain il ôte son habit, son gilet, les met au dos du lit, pose son chapeau dessus et, retroussant ses manches, s'arme de sa canne et s'escrime à faucher le couvre-chef.

Au bruit des coups, le dormeur se réveille, se met sur son céant et s'écrie :

— Mais que faites-vous donc, monsieur ?

— Oh ! n'ayez pas peur, je suis l'exécuteur des hautes œuvres et je m'exerce pour demain, car je dois fonctionner à Sion.

Ne voulant pas coucher avec un bourreau, le jeune homme se r'habille prestement et sort tout effrayé. Et l'autre de se coucher en se disant : « Allons, j'aurai une bonne nuit ! » — C. P.

LE TOUR DU LAC EN 1845

I

M. A. Bonnard veut bien nous communiquer le récit suivant qu'il tient d'un vieux Genevois, M. C. Finaz, qui s'est toujours fort intéressé à la navigation sur le Léman. C'est à propos de l'article de M. A. Bonnard publié dans la *Patrie suisse* sur la démolition des vapeurs « Winkelried » et « Aigle » que ce récit a été écrit.

L'HORAIRE de 1835 prévoyait un départ de Genève tous les jours de la semaine, à neuf heures du matin pour Villeneuve en touchant les ports de Coppet, Nyon, Rolle, Morges, Ouchy, Vevey, avec arrivée à quatre heures à Villeneuve. Retour : départ de Villeneuve, le lendemain matin, à neuf heures. Le dimanche, en été, si le temps le permet, départ de Genève à six heures du matin ; arrivée à Villeneuve vers midi ; départ à deux heures pour Genève, en touchant les mêmes ports qu'à l'aller.

Par un beau dimanche de juillet 1845, nous prenons le bateau qui part à six heures du débarcadère situé près du pont des Bergues, construit récemment comme le quai du Rhône (Grand Quai), avec ses bordures massives en roche. Les jetées n'existant pas encore, les vagues déferlaient contre le quai. Au débarcadère, l'*Aigle*, construit en 1837, comme les autres bateaux de cette époque (*Winkelried*, *Léman* et *Helvétie*), la partie supérieure de la coque séparée par une bande *clairo* « milieu, est de couleur brun foncé et rouge miumium depuis la ligne de flottaison.

Nous voici sur le pont : à l'arrière, les places de 1^{re} classe ; au centre du pont, un vitrage en lanterne donne du jour au salon ; des banquettes recouvert en partie le vitrage. Voici la plateforme, élevée d'environ un mètre, qui supporte la roue du gouvernail, devant un pilier, avec la boussole. L'unique canot du bord est suspendu à l'arrière en dehors du bastingage, ainsi que deux bouées de sauvetage. Un escalier assez raide conduit au grand salon, et au salon des dames. Les salons sont très bas de plafond ; ils reçoivent l'air et la lumière par de petites fenêtres très rapprochées de l'eau. Pour jouir du paysage, il faut monter sur le pont. Quand les vagues sont fortes, on tire les volets en fer, afin qu'elles ne brisent pas les vitres. Le soir, deux lampes à huile éclairent le salon ; au centre duquel un fourneau à coke sert au chauffage, pendant les services d'hiver. Remontons sur le pont. Nous y voyons de chaque côté, à l'arrière des tambours, les escaliers mobiles avec paliers servant au débarquement dans les ports.

Au centre nous apercevons les machines sous leurs châssis vitrés, puis la passerelle, reliant les tambours ; c'est là que se tient le pilote qui fait signe au timonier tenant la roue du gouvernail, à l'arrière ; ils ne sont pas abrités ; quand il pleut, ils endossent leur caban à capuchon. Le pilote est en communication avec le mécanicien par un porte-voix ; il a sous la main une poignée qui actionne un sifflet aigu déchirant le tympan.

Sur le pont des II^{es} classes, même vitrage. La vergue attachée aux premières contre le mât qui portera la voile, en cas d'avarie à la machine, puis voici la cloche et deux petits canons de bronze servant aux fêtes de navigation pour les signaux ; voici la cloche, le cabestan et l'écoutille avec l'échelle de fer aboutissant

¹ Alphonse Karr.

aux cadres-lits de l'équipage. En dehors du bastingage, les grosses ancre suspendues à leur moufles ; sous le beaupré, l'emblème du bateau : un aigle aux ailes déployées¹.

Les bateliers sont en train de placer les tentes en toile qui doivent abriter les voyageurs sur le pont des I^e et II^es. Un quart d'heure avant le départ, la cloche appelle trois fois les voyageurs, à cinq minutes d'intervalle ; la troisième a sonné ; nous allons partir. Le bateau siffle, on retire la passerelle ; nous sortons par l'étroite porte du port. La bise s'est levée, nous défilons devant les riantes campagnes de la côte suisse, nous ne touchons pas Versoix ; ceux qui s'y rendent prennent une voiture, partant, chaque jour, de la place Bel-Air et allant jusqu'à Rolle. Mais la bise augmente et secoue violemment les tentes, au risque de les arracher. Le capitaine nous dit que cela retarde la marche du bateau ; on les enlève en décrochant les côtés, puis la tente est ramenée en arrière contre le mât. Pendant cette manœuvre, les passagers assis sur les côtés sont obligés de se baisser et de tenir leur chapeau. Les vagues se brisent contre l'avant et éclaboussent le pont des deuxièmes. Les passagers vont se mettre à l'abri au salon. Par une porte ouverte sur la pachine, nous apercevons le mécanicien Hock, une vieille connaissance, qui nous fait voir les machines reluissantes dont il est fier. Les machines de l'Aigle ont ceci de particulier que les pistons n'agissent pas directement sur l'arbre des roues. La machine est à deux cylindres verticaux ; les têtes de pistons agissent sur de grands balanciers dont l'autre extrémité actionne l'arbre des roues. On peut marcher avec un seul cylindre, en cas d'accident à la machine. La marche de ces machines qui développent une force de 480 chevaux est d'une douceur remarquable ; on ne sent aucune trépidation, comme celle qui se produit sur d'autres vapeurs. Le mécanicien nous explique leur fonctionnement avec un fort accent anglais ; notre mécanicien, qui est très corpulent, figure énergique, belle santé, figure rasée à l'anglaise, est venu d'Angleterre avec les machines ; il est resté à bord de l'Aigle pendant bien des années. Nous l'invitons à prendre une bouteille de la Côte et il nous raconte l'histoire de l'Aigle et des tempêtes qu'il a subies².

(A suivre.)

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

PAR

RODOLPHE TOEPFFER

Pourtant, pauvre couplet, je ne t'en veux pas, tu ne songeais point au mal ; il est bon de boire, il est bon de chanter ; la joie élargit le cœur. Sous la treille, au bruit des flacons, c'est au grave, à l'austère de se retirer, et tu arrives alors, porté sur les ailes de la gaieté et de la folie.

Est-ce ta faute si quelques refrains échappés de lessous ce feuillage vinrent frapper l'oreille d'un jeune enfant qui gravissait la côte en compagnie de son oncle ?

Nous nous retournâmes. Mon oncle Tom, bien que pour son compte il s'abstint de boire du vin, aimait à voir les bonnes gens oublier, autour de quelques verres, les soucis et les travaux de la semaine. Il n'était pas dans ses habitudes de partager ces banquets, mais il se récréait à les considérer ; la gaieté en arrivait jusqu'à lui, et ses traits s'animait d'un bienveillant sourire.

Aussi le dimanche soir, je me promenais sur ses

pas, non point aux lieux publics, non point aux solitudes écartées, mais autour de ces treilles qui, aux environs de la ville, ombragent les familles du petit peuple.

* * *

Maintenant, j'y vais encore ; parfois j'y figure, soit parce que je suis resté petit peuple, soit parce que mon art m'y conduit.

Voilà deux choses nouvelles que je vous apprends, lecteur, l'une vous cause une impression désagréable, qui que vous soyez ; l'autre vous surprend, si toutefois, de ce que vous avez lu jusqu'ici de mon histoire, vous n'avez pas conclu déjà qu'Ostade et Teniers devaient m'attirer à eux plus que Grotius et Puffendorf. Mais je divise ces deux assertions pour en causer à part.

* * *

Avez-vous oublié ce bourgeon qui est dans votre tête comme dans la mienne ? Je prends la liberté de vous le rappeler. Apprenez donc que nul ne se dit du petit peuple, ne se plait à être du petit peuple, ni à y renoncer ses amis. Et ne serais-je point un peu votre ami ? Qui que vous soyez, le petit peuple, dans votre bouche, c'est le peuple des échelons inférieurs à celui que vous occupez dans l'échelle de la société ; vous, vous n'en êtes pas, et à moins que votre vanité (le bourgeois encore) n'y trouve son compte, l'on ne vous verra point vous faire gloire d'être du petit peuple, en fuissez-vous. Apprenez cela.

A la vérité, si votre bourgeois, froissé par l'insolence d'un grand, s'apprête à le froisser à son tour, il pourra se faire qu'en ce moment vous tirez gloire d'être du petit peuple, n'en fuissez-vous même pas ; mais ce n'est que pour un instant, et en ce sens seulement que le petit peuple a plus de savoir-vivre, de meilleures manières, un ton bien préférable à celui de ce grand-là, et qu'il le regarde comme infiniment au-dessous de soi.

Si pareillement votre bourgeois veut que vous présidez un club, que vous soyez l'âme d'une émeute, le chef d'un parti, le rédacteur d'une feuille populaire, encore en ce moment-là vous ne tirerez gloire que d'une chose, à savoir d'être de ce petit peuple, d'être sorti du sein de ce petit peuple, de vouloir mourir au sein de ce petit peuple, et pour lui, si c'est possible ; mais vos gants blancs, votre habit fin, votre linge frais, votre badine à l'occasion, et votre binocle, au besoin, témoignent contre votre assertion. Vous vous dites du petit peuple, et vous vous trouvez offensé qu'on vous prît au mot.

Comme vous voyez, l'exception confirme la règle.

* * *

Or, c'est un fait que je suis resté petit peuple. Je tâche de n'en tirer ni vanité ni honte, bien que j'éprouve que c'est excessivement difficile.

Je passe à mon autre assertion.

Mon oncle Tom avait de grandes préventions contre la profession d'artiste ; il la trouvait peu digne d'un être pensant, et très impropre à faire vivre un être mangeant, buvant, et surtout se mariant. Ce qui est bizarre, c'est qu'en dédaignant l'artiste il honorait particulièrement l'art, en tant que l'art tombe dans le domaine de l'érudition, qu'il est matière à recherche, à mémoire. Mon oncle avait écrit deux volumes sur la glyptique grecque.

Pour moi, je n'avais que faire de la glyptique grecque ; mais, bien jeune encore, la fraîcheur des bois, le bleu des montagnes, la noblesse de la figure humaine, la grâce des femmes, la blanche barbe des vieillards, m'avaient séduit par de secrets attractions, plus vifs, plus pressants encore quand j'avais rencontré, sur la toile ou sur le papier, l'imitation de ces choses qui me charmaient. Mille gauches essais, épars sur mes cahiers, sur mes livres, témoignaient du plaisir merveilleux que je trouvais dès lors à imiter moi-même, et je me souviens que, durant les longues heures de l'étude, je griffonnais avec délice les images charmantes que présentaient à mon imagination quelques vers de Virgile, souvent mal ou à peine compris. Je fis Didon ; je fis Iarbas ; je fis Vénus elle-même :

Virginis os habitumque, gerens' et virginis arma
Spartana : vel qualis equos Thereissa fatigat.
Harpalyce, volucremque fuga prævertit Eurum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, deuteratque comam diffundere ventis,
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.

* * *

Mon oncle Tom avait d'abord souri à mes griffonnages ; mais, plus tard, il avait cessé d'encourager un goût qui me détournait de mes études. Toutefois, lorsque le dimanche soir il me menait promener autour des treilles, il alimentait, sans le savoir, ce goût qu'il voulait combattre. Sous ces feuillages, je retrouvais les jeux charmants de l'ombre et de la lumière, des groupes animés, pittoresques, et cette figure humaine où se peignent sous mille traits la joie, l'ivresse, la paix, les longs soucis, l'enfantine gaieté ou la pudique réserve. Aussi, comme lui, j'aimais ces promenades, mais nous n'y cherchions pas les mêmes plaisirs. Cependant, depuis qu'aux Iarbas et aux Didon avaient succédé peu à peu sur mes cahiers des figures plus vulgaires, mais plus vraies, ces promenades cessèrent.

Alors mon bon oncle, contre son penchant et malgré son grand âge, me mena sur ses pas loin de la ville, dans les campagnes éloignées, quelquefois jusqu'à ces lieux où, sous les roches du mont Salève, l'Arve serpente au travers d'une vallée verdoyante, embrassant de ses flots des îles désertes, et mirant dans son onde le doux éclat du couchant. Du lieu où nous nous reposions, on voyait une vieille barque porter sur l'autre rive quelques rustiques passagers ; ou bien, dans le lointain, une longue file de vaches passaient à gué des îles sur la terre ferme. Le pâtre suivait, monté sur une vieille cavale, avec deux marmots en croupe ; insensiblement les mugissements plus lointains arrivaient à peine à notre oreille, et la longue file se perdait dans les bleutées ombres du crépuscule.

Ces spectacles me ravissaient. Je quittais ces lieux le cœur ému, l'âme remplie d'enchante, pressé déjà d'un secret désir d'imiter, de reproduire quelques traits de ces merveilles. Au retour, j'y employais ma soirée, et, par une illusion charmante et toujours prête à renaitre, parant mes plus informes croquis de tout l'éclat des couleurs dont mon imagination était pleine, je tressaillais de la plus innocente mais de la plus vive joie.

* * *

Quoiqu'il écrivit sur la glyptique et qu'il sut par cœur les ouvrages de Phidias et les trois manières de Raphaël, mon bon oncle s'entendait peu aux arts du dessin et de la peinture. Il vantait les beaux temps de la Renaissance, mais son penchant était pour les médaillons de Le Prince et les pastorales de Boucher, dont il avait orné sa bibliothèque.

Toutefois, près du lit, dans un cadre verrouillé, il y avait un tableau que nous affectionnions, mon oncle et moi, plus que tous les autres, mais par des causes bien diverses : lui, parce que cet ouvrage, antérieur au temps de Raphaël, jetait de vives lumières sur la question de la découverte de la peinture à l'huile ; moi, parce qu'il me révélait, avant tout autre, la mystérieuse puissance du beau.

C'était une madone tenant dans ses bras l'enfant Jésus. L'aurore d'or entourait le chaste front de Marie ; ses cheveux tombaient sur ses épaules, et une tunique bleue à longues manches laissait voir dans l'attitude une grâce naïve et le tendre maintien d'une jeune mère. Cette peinture, dénuée de tout artifice de composition et empreinte du fort caractère d'un siècle de foi, de jeunesse et de renaissance, me captivait par un attrait invincible. La jeune madone avait mon admiration, mon amour, ma foi ; et, quand je montais pour voir mon oncle, mon premier et mon dernier regard étaient pour elle.

Et pourtant mon oncle, tout ceci lui paraissant au moins étranger à l'étude du droit, décrocha le tableau et le fit disparaître.

« Jean-Louis aux frontières ». — Constatons le très vif succès de la première, jeudi soir, au Grand Théâtre, de cette nouvelle pièce de M. Chamot ; succès pour l'auteur et les interprètes. On y rit son sour.

Nouveaux abonnés : Cercle libéral démocratique, Vevey. Alfred Guex, auberge communale, Le Mont. Chs Rossy et E. Vulliemin, à La Chaux sur Cossy. Café de la Couronne à La Sarraz. Gozel, auberge, et Martin, instituteur, Arnex sur Orbe. D. Morier, Cernier.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOÎTE 10 POURSES F.R. 180 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS

¹ L'Helvétie avait comme emblème un ancien soldat suisse avec bérét, le Léman I, une naïade, et Guillaume Tell.

² Après la construction de l'Aigle II, le bateau fut baptisé Simplon ; il faisait surtout le service Genève-Bouret. Sa coque ne présentant plus assez de garanties de solidité, il fut transformé en ponton, portant les bureaux de la Compagnie au Jardin Anglais où il est encore aujourd'hui.